

Pour aller plus loin

Outre les ouvrages cités dans le corps du texte, on peut se référer à :

- CATTARUZZA Amaël, « Jean Gottmann, pourfendeur ou rénovateur de la géopolitique? », in *Approches de la géopolitique*, Paris, Economica, 2013.
- CHAUPRADE Aymeric, *Géopolitique. Constantes et changements dans l'histoire*, Paris, Ellipses, 2001.
- CLAVAL Paul, « Hérodote and the French Left », in K. Dodds et D. Atkinson (ed.), *Geopolitical Traditions: A Century of Geopolitical Thought*, Londres, Routledge, 2000.
- HEPPLÉ Leslie, « Géopolitique de gauche: Yves Lacoste, Hérodote and French radical geopolitics », in K. Dodds et D. Atkinson (ed.), *Geopolitical Traditions: A Century of Geopolitical Thought*, Londres, Routledge, 2000.
- Hérodote, n° 146-147, « La géopolitique, des géopolitiques », 2012.
- PARKER Geoffrey, « Ratzel, the French School and the birth of Alternative Geopolitics », in *Political Geography*, n° 19, 2000.
- ROSIÈRE Stéphane, *Géographie politique et géopolitique. Une grammaire de l'espace politique*, Paris, Ellipses, 2003.

7

Le grand échiquier eurasiatique

Zbigniew Brzezinski

La pensée de Zbigniew Brzezinski (né en 1928) opère une forme de synthèse originale entre celles de Mackinder et de Spykman. Avec le premier, il insiste sur les atouts géopolitiques dont dispose l'Eurasie, mais il constate avec le second que ce sont surtout ses marges qui en tirent profit. De ce diagnostic il tente de dégager une ligne politique appropriée permettant d'assurer aux États-Unis le maintien de leur hégémonie globale.

Originaire de Pologne, Zbigniew Brzezinski échappe aux persécutions nazies durant la Seconde Guerre mondiale grâce à la nomination de son père diplomate à un poste qui contraint la famille à s'installer au Canada. Il grandit en Amérique du Nord où il soutient une thèse sur le totalitarisme soviétique avant de devenir professeur de relations internationales. De 1977 à 1981, il fut le conseiller à la sécurité nationale du président Jimmy Carter. Dans *Le Grand Échiquier* (1997), sous-titré *La primauté américaine et ses impératifs géostratégiques*, il a livré son analyse sur la géopolitique du monde de l'après-guerre froide et sur le rôle que doivent selon lui y jouer les États-Unis.

I. Le « glissement tectonique » de la puissance vers l'Amérique

Le Grand Échiquier s'ouvre sur le constat de la révolution géopolitique qu'a constituée la victoire des États-Unis sur l'URSS. Alors que, jusqu'alors, l'Eurasie avait toujours été le siège des plus grandes puissances planétaires, « pour la première fois, une superpuissance extérieure au continent s'est non seulement élevée au rang d'arbitre entre les États d'Eurasie, mais aussi

de puissance globale dominante¹. » Ce glissement géographique du centre de gravité de la puissance est aussi un glissement qualitatif : non seulement la puissance s'est déplacée, mais elle a également mué.

Première nouveauté, les États-Unis sont une « puissance globale » (*global power*), la première de l'histoire. Jamais en effet, montre Brzezinski après un rapide tableau historique des empires, une puissance n'avait étendu sa domination sur l'ensemble du globe comme y sont parvenus les États-Unis : « La puissance globale à laquelle se sont élevés les États-Unis est donc unique, par son envergure et son ubiquité. Non seulement l'Amérique contrôle la totalité des océans et des mers, mais elle dispose de forces amphibies lui permettant d'intervenir partout. » Conséquence de cette situation, les États-Unis sont une puissance hégémonique, une « hyperpuissance », dirait Hubert Védrine, en ce sens qu'aucune autre puissance ne peut prétendre rivaliser avec eux, et ce non seulement sur le plan militaire mais également selon Brzezinski en ce qui concerne l'économie, la technologie et l'influence culturelle :

Seule l'Amérique est dotée de forces armées d'un rayon d'action planétaire ; elle reste le principal moteur de la croissance mondiale [...] ; elle détient la suprématie des principales technologies innovantes ; sa culture [...] bénéficie d'un pouvoir d'attraction incomparable [...]. La combinaison de ces quatre aspects lui confère la position de seule superpuissance globale.

L'autre grande originalité de la puissance étasunienne, c'est qu'elle s'impose au reste du monde de manière inédite. Compte tenu, d'une part, de son caractère démocratique et, d'autre part, du peu d'appétence pour les guerres lointaines dont a fait souvent preuve le peuple étasunien au fil de l'histoire, la domination du pays ne peut reposer, comme pour les empires du passé, sur la conquête territoriale pure et simple. Plutôt que de conquérir, les États-Unis ont fait le choix de « coopter » des partenaires pour mieux s'en faire des alliés dociles. Les cas de l'Allemagne et du Japon en sont deux bons exemples, auxquels Brzezinski ajoute celui de la Russie des années 1990, qui s'est avéré moins concluant depuis. Plutôt que de dominer, les États-Unis parviennent à influencer en se posant en modèle à imiter : la langue anglaise, le libéralisme économique,

1. Sauf mention contraire, toutes les citations de ce chapitre sont extraites de Z. Brzezinski, *Le Grand Échiquier. La primauté américaine et ses impératifs géostratégiques*, Paris, Hachette, 1997.

les idéaux démocratiques, le modèle de l'État-providence – du moins jusqu'au tournant reaganien –, la société de consommation, il serait infini de lister les modèles repris aux États-Unis par le reste du monde. Selon Brzezinski, la force des États-Unis tient à leur capacité à gérer leur relation avec l'extérieur de la même manière qu'ils gèrent leur diversité intérieure, au travers d'une « structure complexe d'institutions et de médiations conçues pour engendrer le consensus et atténuer les déséquilibres et les désaccords. » Aux empires pyramidaux du passé, dominés en leur sommet par une puissance tutélaire, s'est substitué « un maillage planétaire au centre duquel se tient l'Amérique ». Sans pour autant qu'il le cite, on mesure ce que cette analyse des formes originales de la puissance étasunienne doit aux travaux de Joseph Nye sur le *soft power* (voir chapitre 10).

Cependant, prévient Brzezinski, « malgré sa dimension planétaire, l'hégémonie américaine reste superficielle » et à la merci d'un retournement de tendance. Or celui-ci, affirme-t-il non sans surprendre, ne peut se produire qu'en Eurasie, une région dont on aurait donc tort de se désintéresser au prétexte que l'effondrement de l'URSS et la conversion de la Chine au libéralisme économique l'auraient pour ainsi dire neutralisée.

II. L'Eurasie n'a pas dit son dernier mot

A priori, tout dans le tableau de l'hégémonie étasunienne dressé par Brzezinski tend à contredire la thèse mackindérienne d'un « pivot géographique de l'histoire », gage de la domination mondiale, et qui serait localisé dans le *Heartland* eurasiatique. Aussi est-on dans un premier temps surpris de lire sous sa plume que « pour l'Amérique, l'enjeu géopolitique principal est l'Eurasie » qui constitue « le seul théâtre sur lequel un rival potentiel de l'Amérique pourrait éventuellement apparaître ». Dans des termes que n'aurait pas reniés Mackinder, il explique :

Le plus grand continent à la surface du globe en est aussi l'axe géopolitique. Toute puissance qui le contrôle, contrôle par là même deux des trois régions les plus développées et les plus productives. Un simple regard sur la carte suffit pour comprendre comment la mainmise sur l'Eurasie offre presque automatiquement une tutelle facile sur l'Afrique et confère une position géopolitique périphérique aux deux Amériques et à l'Océanie. On dénombre environ 75 % de la population mondiale en Eurasie, ainsi que la plus grande partie des richesses physiques, sous forme d'entreprises ou de

gisements de matières premières. [...] L'Eurasie demeure, en conséquence, l'échiquier (*chessboard*) sur lequel se déroule le combat pour la primauté globale.

Cependant et en contradiction avec les conclusions de Mackinder, Brzezinski constate qu'au sein de l'Eurasie, plutôt que dans le *Heartland* central, c'est dans les régions périphériques littorales – le *Rimland* spykmanien – que se concentrent les principales puissances que sont l'Europe à l'ouest et l'ensemble sino-japonais à l'est. Quant aux marges méridionales de l'Eurasie, elles sont d'une importance stratégique cruciale du fait des quantités considérables de ressources énergétiques qui s'y trouvent concentrées, aspect qui, par la force des choses, avait été négligé par Mackinder. Avec ce dernier cependant, Brzezinski s'accorde à penser que le danger pour la puissance dominante, désormais les États-Unis, ne peut venir que d'une contre-puissance qui parviendrait à imposer son hégémonie sur l'Eurasie. Mais il considère qu'un tel scénario peut se réaliser à partir de différents pôles géographiques, et non depuis le seul *Heartland* : il ne s'agit plus d'« identifier quelle zone géographique en Eurasie peut servir de base pour dominer le continent » mais de constater que « la prééminence sur le continent eurasiatique sert de point d'ancrage à la domination globale ».

Pour empêcher l'émergence d'une puissance rivale eurasiatique, les États-Unis ont donc tout intérêt à entretenir les divisions au sein de cette partie du monde. Filant la métaphore du jeu d'échec qui fournit le titre de son livre, Brzezinski résume ainsi les forces en présence et la stratégie à suivre pour les États-Unis dans l'optique du maintien de leur hégémonie.

Le « jeu » se déroule sur cet échiquier déformé et immense qui s'étend de Lisbonne à Vladivostok. Si l'espace central peut être attiré dans l'orbite de l'Ouest (où les États-Unis jouent un rôle prépondérant), si le Sud n'est pas soumis à la domination exclusive d'un joueur et si l'Est ne réalise pas son unité de sorte que l'Amérique se trouve expulsée de ses bases insulaires (le Japon, Taïwan), cette dernière conservera une position prépondérante. Mais si l'espace central rompt avec l'Ouest et constitue une entité dynamique capable d'initiatives propres ; si, dès lors, il assure son contrôle sur le Sud ou forme une alliance avec le principal acteur oriental, alors la position américaine en Eurasie sera terriblement affaiblie. À l'Est, l'union des deux principaux acteurs aurait des conséquences similaires. Enfin, sur la périphérie occidentale, l'éviction des États-Unis par ses partenaires signerait la fin de la participation américaine au jeu d'échecs

eurasiatique, même si un tel retournement signifierait sans doute la subordination des confins de l'Ouest à un acteur redevenu puissant dans la région centrale.

III. Acteurs stratégiques et pivots géopolitiques de l'échiquier eurasiatique

Dans la lignée des géopoliticiens dont l'œuvre se veut un outillage théorico-prospectif au service des ambitions de leur pays, Brzezinski affirme sans ambages que l'hégémonie des États-Unis est bénéfique à la stabilité internationale et qu'il faut donc tout faire pour la préserver non seulement dans son propre intérêt mais dans l'intérêt de l'humanité tout entière. Au « fardeau de l'homme blanc » qui justifia jadis la colonisation, Brzezinski substitue un « fardeau de l'Amérique » (*America's Burden*) qui découle du fait que sa puissance sans égale lui confère des responsabilités nouvelles. Il ne se fait cependant pas d'illusion sur la pérennité de cette situation qui ne durera qu'un temps. Son ambition est de proposer une analyse des rapports de force à l'œuvre en Eurasie afin de déterminer quelle politique les États-Unis doivent suivre pour que leur hégémonie se maintienne le plus longtemps possible. Cela passe par l'identification des principaux « acteurs géostratégiques » (*Geostrategic Players*) qui peuvent déstabiliser l'ordre actuel, ainsi que par le repérage des principaux « pivots géopolitiques » (*Geopolitical Pivots*), c'est-à-dire des « États dont l'importance tient moins à leur puissance réelle et à leur motivation qu'à leur situation géographique sensible et à leur vulnérabilité potentielle, laquelle influe sur le comportement des acteurs géostratégiques. »

Il en tire les conclusions suivantes, qui sont autant de recommandations à destination des dirigeants étasuniens dans leur politique à l'égard de l'Eurasie.

– Les États-Unis doivent entretenir et renforcer le partenariat transatlantique afin de conserver la maîtrise de la « tête de pont européenne ». Il est dans leur intérêt d'inciter l'Union européenne à s'étendre en direction de l'Europe centrale et orientale afin de consolider la victoire obtenue sur l'URSS. Pour les États-Unis, parmi les deux acteurs géostratégiques que compte l'Europe, l'Allemagne, en quête de « rédemption », constitue à moyen terme un allié plus conciliant que la France, en quête de « réincarnation » et donc possiblement plus indocile.

– À l'égard de la Russie, qui demeure un acteur géostratégique important, les États-Unis doivent veiller à ce que l'effondrement soviétique n'aboutisse pas à une situation d'anarchie source d'instabilité, ni ne favorise « l'émergence d'une dictature hostile, ayant la mainmise sur l'énorme arsenal nucléaire du pays. » Dans la proche périphérie russe, deux pivots stratégiques doivent faire l'objet d'une attention particulière : l'Ukraine et l'Azerbaïdjan, qui contrôlent respectivement les accès à la mer Noire et à la mer Caspienne. Il faut empêcher que la Russie ne tente d'y reprendre pied.

– Les « Balkans eurasiens » – c'est-à-dire une large zone allant du Caucase aux frontières chinoises et du Kazakhstan à l'Iran – sont définis par Brzezinski comme une « zone de pouvoir vacant » (*a power vacuum*). Cette situation couplée aux immenses réserves d'hydrocarbures qu'elle recèle aiguise les appétits des puissances voisines que sont la Russie, la Chine, la Turquie et l'Iran, ce qui contribue à générer de l'instabilité. La Turquie et l'Iran présentent l'originalité d'être à la fois des acteurs géostratégiques et des pivots géopolitiques : ce sont des puissances vulnérables. Pour ce qui est des États-Unis, leur intérêt est d'œuvrer à la stabilisation de cette région sans pour autant que cela aboutisse à ce qu'une puissance s'y impose de manière hégémonique.

– En Asie, toute la difficulté pour les États-Unis est de parvenir à renforcer leur coopération avec la Chine émergente sans pour autant compromettre la relation spéciale qui les lie au Japon. Le Japon cependant n'est pas un véritable acteur géostratégique, contrairement à la Chine et à l'Inde. De ce point de vue, la Corée du Sud constitue le pivot géopolitique de la région car la présence étasunienne y fait office de parapluie protecteur pour les alliés régionaux dont le Japon, qu'elle dissuade de se doter de ses propres forces militaires et ainsi de déstabiliser les équilibres régionaux.

En résumé, la stratégie pour les États-Unis doit consister à diviser suffisamment pour régner, mais sans aller jusqu'à provoquer des déflagrations géopolitiques trop fortes qui nuiraient à la stabilité nécessaire à leur prospérité.

KISSINGER ET BRZEZINSKI : DEUX CONCEPTIONS DES RELATIONS INTERNATIONALES

Henry Kissinger (né en Bavière en 1923) possède un parcours très proche de celui de Brzezinski. Comme lui, il est né Juif dans l'Europe des années 1920, et doit prendre la route de l'exil en 1938 du fait des persécutions nazies. Comme lui, il a très tôt gravité dans les allées du pouvoir à Washington, devenant secrétaire d'État sous la présidence des républicains Richard Nixon et Gerald Ford (1973-1977). Comme lui enfin, il a doublé son action politique d'une intense production théorique qui culmine dans le magistral *Diplomatie* (1994). À la différence du *Grand échiquier* de Brzezinski qui propose une analyse prospective, le livre de Kissinger est cependant avant tout une histoire des relations internationales depuis l'époque moderne, destinée à en rappeler des fondamentaux, qu'on aurait selon lui tort d'oublier au profit d'idéologies chimériques. Auteur d'une thèse sur le traité de Vienne, il voue une grande admiration à Metternich dont la diplomatie d'équilibre aurait permis la stabilité européenne au XIX^e siècle. L'autre différence entre Brzezinski et Kissinger tient au fait que le premier accorde une place cruciale aux données géographiques dans les relations internationales, une dimension qui est au contraire absente de la grille de lecture kissingérienne.

Sur le fond, Brzezinski et Kissinger partagent pour le reste bien des convictions, à commencer par la volonté de maintenir une forme d'hégémonie étasunienne. C'est sur la méthode pour y parvenir que leurs approches tendent à diverger. Insatiable promoteur de la *realpolitik*, à l'origine de la réconciliation sino-étasunienne dans les années 1970, Kissinger ne jure que par la négociation et l'équilibre des puissances. Peu lui importe de négocier avec des communistes, pourvu qu'il en ressorte un nouvel équilibre de puissances favorable aux États-Unis. Kissinger ne partage pas l'intérêt de Brzezinski pour les idéologies et les réseaux transnationaux perçus comme de nouveaux vecteurs de puissance. Selon lui, les relations internationales sont déterminées par la défense d'intérêts étatiques et non d'idéologies abstraites. À cet égard, la création en 1973 de la Commission Trilatérale, sous l'impulsion de Brzezinski, s'inscrit en rupture complète avec la logique kissingérienne, puisqu'il s'agissait de faire collaborer des élites de divers continents par-dessus les sacro-saints États dont on envisageait ainsi le rapprochement.

Postérité et actualité : le pivot vers l'Asie de la diplomatie étasunienne

Il est intéressant de noter que pour définir la réorientation de la politique étrangère qu'il souhaitait impulser, le président Obama a choisi d'utiliser le terme connoté de « pivot », cher à toute une tradition géopolitique, depuis Mackinder jusqu'à Brzezinski. Obama y voit lui une métaphore avec... le basket-ball ! Il donne au terme un sens radicalement nouveau

puisque le pivot ne désigne plus un espace stratégique, mais un basculement dans l'orientation des priorités de la politique étrangère des États-Unis. À proprement parler, il s'agit donc plus d'un basculement que d'un pivot.

Le terme désigne d'abord, dans la lexicologie obamienne, un redéploiement géographique avec le désengagement du Moyen-Orient au profit d'une intensification des liens avec l'Asie orientale. Il sous-tend ensuite une redéfinition même des formes de l'engagement extérieur, avec une politique étrangère désormais axée sur l'influence économique plutôt que sur l'engagement militaire. Évidemment, un tel « pivot » diplomatique revient cependant à reconnaître à l'Asie un statut de « pivot » au sens géopolitique classique du terme : une région dans laquelle il est important de se positionner en raison de son importance stratégique. Mais cette importance n'est désormais plus tant liée à la géographie qu'à l'économie. Ce qui justifie la réorientation de la diplomatie étasunienne sur l'Asie orientale, c'est d'abord et avant tout son dynamisme économique. Mais le *containment* de la Chine n'y est évidemment pas totalement étranger.

Le pivot vers l'Asie a fait l'objet d'un essai de théorisation par la secrétaire d'État Hillary Clinton dans un article paru en 2011 dans la revue *Foreign Policy* et intitulé « Le siècle pacifique de l'Amérique » (*America's Pacific Century*), l'adjectif « pacifique » désignant le cap mis sur l'Asie, mais laissant aussi entendre la rupture avec la dimension guerrière de la politique étrangère du président Bush Jr. Elle y justifie le rééquilibrage qu'elle entend opérer par la « géographie unique » de son pays qui en fait à la fois une puissance atlantique et pacifique. Or trop longtemps, l'Atlantique a bénéficié d'une plus grande attention de la part de Washington que le Pacifique, et c'est ce qu'elle entend rectifier sans pour autant, prend-elle soin de préciser, tourner le dos aux Européens.

Dans ses grandes lignes, cette réorientation stratégique ne déroge pas avec les préconisations de Brzezinski. Elle porte cependant les stigmates d'une puissance affaiblie par les deux longues et infructueuses guerres d'Irak et d'Afghanistan. Alors qu'en 1997, Brzezinski engageait son pays à agir sur tous les angles de l'Eurasie, l'heure semble venue d'une diplomatie plus sélective, cherchant à dégager des priorités quitte à délaissier certains terrains diplomatiques jugés secondaires. Or la priorité est désormais clairement localisée en Asie, ce que Brzezinski lui-même relevait dans un entretien paru en 2008, peu après l'élection du président Obama. Il y résumait ainsi les défis posés aux États-Unis : « Au xx^e siècle, l'Europe nous a

posé le problème de la guerre ou de la paix, et nous avons dû en faire notre priorité. Au XXI^e siècle, l'Asie nous pose le problème de la compétition ou du déclin. »

Pour aller plus loin

Plusieurs traductions françaises des ouvrages de Zbigniew Brzezinski permettent de se faire un bon aperçu de sa pensée :

- *Le Grand Échiquier. La primauté américaine et ses impératifs géostratégiques* est disponible dans la collection de poche « Pluriel » des éditions Hachette.
- *Le Vrai choix. L'Amérique et le reste du monde*, Paris, Odile Jacob, 2004.
- *L'Amérique face au monde*, entretiens croisés entre Zbigniew Brzezinski et Brent Scowcroft, publié aux éditions Pearson en 2008.

Pour une analyse de la pensée de Brzezinski, on peut se référer, en français, à :

- BAULON Jean-Philippe, « Zbigniew Brzezinski, une vision géopolitique américaine après la guerre froide », in *Approches de la géopolitique*, Paris, Economica, 2013.